

"Lovers, Dogs and Rainbows", un film-spectacle dansant saisissant

Chorégraphe et danseur, le Genevois Rudy van der Merwe nous plonge dans son enfance afrikaner. "Lovers, Dogs and Rainbows" est un film-spectacle saisissant à découvrir au Théâtre du Grütli à Genève.

"D'abord, il y eu..." C'est la maman qui parle. Voix afrikaans, débit de femme blanche âgée. Elle se souvient, égrène le nom de tous les chiens qui ont vécu à la ferme, du plus petit cabot au plus gros molosse. La liste est interminable. Et toutes ces morts sont brutales, cruelles, prématurées, sans pitié. Ici la mort est familière et fragile. C'est la vie d'un chien de campagne sud-africaine.

Ensuite, nous remontons le temps. Voici les dernières années de l'apartheid. Commence le récit des employés de la ferme. La bonne, le gardien de moutons, leurs enfants, leurs grands-parents, les cousins... Là aussi, il est question de coups de fusil, de bagarres, de dèche absolue, de maladie inguérissable. Ces témoins-là sont noirs et parlent eux aussi en afrikaans, cette langue héritée des premiers colons hollandais venus occuper et cultiver cette immense portion d'Afrique.

Un spectacle qui prend aux tripes

Rudy van der Merwe est danseur, chorégraphe, Genevois d'origine afrikaner. Il y a longtemps, on l'a vu danser dans la Compagnie Alias. Depuis quelques années, il crée en solo des spectacles qui mêlent danse contemporaine et culture pop.

Dernier né, "Lovers, Dogs and Rainbows" prend aux tripes et se vit d'ailleurs comme un trip. Moitié cinéma façon road movie, moitié performance de danse queer en mode "Priscilla Queen of the Desert", ce film qui plantait des talons aiguilles dans le bush australien. Rudy Van der Merwe nous emporte à Calvinia, dans le pays de son enfance, une terre peuplée de moutons, plantée de rooibos et farcie d'emmerdes si l'on est né noir, pauvre, gay ou simplement plus faible que son voisin.

Un portrait de famille

Que voit-on dans ce spectacle? Un film documentaire. La toile de projection est en broderie. Le même genre de broderie qui orne les fenêtres des anciennes maisons des Boers directement inspirées des traditions néerlandaises. A gauche de l'écran, Rudy van der Merwe et Ivan Blagajevic posent et dansent en sulfureuses drag queens. Parfois dans le film, il y a du chant que miment en live les deux complices selon les rituels des cabarets travestis.

Lana Del Rey, Haendel ou French 79, de la pop, du baroque ou de l'électro-pop composent la bande sonore. Du strass et des roses d'un côté. Des pick-up et des fusils de l'autre. On ne peut pas rêver contraste plus abyssal entre la sophistication urbaine des danseur-se-s et l'âpreté de cette province africaine brûlée par le soleil. Et pourtant, la source est là, Calvinia. Trou perdu protestant et écho ironique à l'actuelle ville de Calvin où vit aujourd'hui Rudy Van der Merwe.

"Lovers, Dogs and Rainbows" est à la fois un portrait de famille, un pan de passé dévoilé, une vision de l'Afrique et une réflexion sur le retour. C'est fort, secouant, touchant, d'une rare sincérité et d'une immense finesse.

Thierry Sartoretti/ld

Essence de l'intime

Lovers, Dogs and Rainbows

Par Muriel Weyl

© 21 octobre 2019 Article publié dans I/O n°105

Issu d'une famille blanche de propriétaires de bétail de Calvinia, Afrique du Sud, Rudi Van der Merwe explore ses racines au moyen d'un film alternant récits et témoignages (anciens « employés » noirs de ses parents, membre homosexuel d'un gang sorti de prison, lesbienne confrontée au désir transgenre de son fils...). Mais l'objet n'est pas que documentaire et se jumelle au plateau par la présence double du metteur en scène et d'un compagnon, tous deux en costumes à paillettes, perruques et talons vertigineux, alternant les morceaux en play-back. Ces codes drag-queen sont métamorphosés, étirés comme les ongles rouges d'une des premières images, dans un rythme lent et sensuel en constant dialogue avec le film. C'est à la création subtile d'une autobiographie en devenir que nous assistons, un cheminement vers un accomplissement intérieur, de Calvinia à la cité de Calvin.

Si aucune parole n'est adressée en direct, le spectacle raconte beaucoup, et pourtant tout reste silencieux et étrangement calme. Le texte de Van der Merwe (voix off du film) est forgé au creuset d'une langue précise et lumineuse. Une poésie lancinante s'y décline, y compris pendant la litanie des noms des chiens de la famille, tous victimes de morts violentes, à l'image du pays. Sur la rugosité désolée des paysages et des récits de vie entachés de racisme ou d'homophobie surgissent malgré tout un attachement à cette terre et une possibilité d'acceptation.

Ensemble, le travail au plateau et le film superposent en les tissant serré, dans l'espace spatio-temporel de la mémoire, deux rythmes, deux mondes, deux réalités qui n'en font plus qu'une. Sur scène, les poses, danses ébauchées, mouvements, expriment une sensibilité mise à nue. Leur présence quasi immobile derrière laquelle le paysage défile se meut doucement. Fondues dans les noirs, les images répondent. Ce qui nous a construits est ce que nous sommes. Une poésie de la juxtaposition est à l'œuvre, qui fonctionne à merveille. Elle nous laisse juste ce qu'il faut d'espace et de silence pour respirer. De cette circulation naturelle entre show et documentaire émane une impression de fragilité puissante. Comme pour souligner cette impression, le film est projeté sur un écran en voile ajouré et l'image en devient légèrement trouble, délicate, brodée de pleins et de vides, offrant une porosité et une transparence entre passé et présent. Objet documentaire mais aussi métaphorique, le film est l'épiderme sur lequel palpite le récit.

Parfois demeurent des spectacles des images, ou bien une réflexion se poursuit sur des questions soulevées, ailleurs une émotion s'attarde... Ici s'imprime à fleur de peau un ressenti très puissant. Notre présence avivée est touchée par la sienne. Van der Merwe a trouvé un langage de l'essence de l'intime, et nous recevons avec gratitude ce cadeau qu'il nous fait.